

A la pose !

Autor(en): **J.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **58 (1920)**

Heft 16

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-215524>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1862, par L. Monnet et H. Renou



Rédaction et Administration :
Imprimerie FACHE-VARDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, un an Fr. 8.70

ANNONCES : Canton, 20 cent.
Suisse et Étranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

On peut s'abonner au Conteur Vaudois,
jusqu'au 31 décembre 1920 pour

4 fr. 50

en s'adressant à l'administration, Pré-
du-Marché 9, Lausanne.

Sommaire du Numéro du 17 avril 1920. — Armoi-
ries communales : Aigle. — Lo Vilhio
DÈVESÀ : On tzan de chuda (C. Ruffieux). — A la
pose ! J. M.). — Ce que disent les écoliers. — CHEZ
NOUS : L'école de mon village (G. Héritier). — Guntz
l'inépuisable. — La veuve du paralytique. — FEUIL-
LETON : La Fée aux miettes (Ch. Nodier) fin.



ARMOIRIES
COMMUNALES



AIGLE. — Les splendides armoiries d'Aigle con-
sistent en un écu divisé horizontalement en deux
parties égales. La partie supérieure est noire et sur
celle-ci se détache un aigle éployée jaune; la par-
tie inférieure est jaune, sur celle-ci s'étale un aigle
noir.

Ce sont des armes parlantes.

Aigle dépendait de la maison de Savoie qui con-
fia à l'ancienne famille d'Aigle le soin de gouverner
le bourg à titre de vidomes. Les nobles d'Aigle dont
le nom figure déjà en 1179 ont donné leurs armes
à la ville.

L'écusson d'Aigle figure, entr'autres, sur un des
vitraux de la cathédrale de Lausanne, sur le dra-
peau des tireurs de la Bourgeoisie d'Aigle dits les
Mousquetaires. Disons que la dernière édition de
l'Armorial vaudois donne une représentation par-
faitement fautive des armes d'Aigle. L'armorial des
bourgs et villes suisses de Gauthier met la partie
jaune en dessus de la noire, ce qui n'est pas exact.

La commune d'Aigle possède quatre sceaux,
dont un très beau et magnifiquement gravé date
du seizième siècle.

La vignette que nous donnons ici est la repro-
duction d'un sceau du dix-huitième siècle. On voit
l'écu ovale aux armes de la ville dans un cartou-
che orné d'une couronne ducale et entouré de la
légende : *Sigillum Burgesia Aquileae* (Sceau de la
bourgeoisie d'Aigle).

Tel père, tel fils. — Un négociant se plaint à un
ami du peu de progrès de son fils au collège.

— Mon cher, dit-il, ce gamin-là ne sera jamais bon
à rien.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Il vous suc-
cèdera !

Profond. — Le jeune Casimir interroge son res-
pectable auteur :

— Dis-moi, papa ?... Qu'est-ce que c'est donc qu'un
journal bien pensant ?

— Mon fils, c'est celui qui pense exactement comme
la personne qui le lit !

Morale d'avare. — Un avare reprochait à son neveu
d'être toujours court d'argent :

— Mais, mon oncle, vous ne me donnez pas de quoi
vivre.

— Raison de plus. C'est surtout quand on n'a pas
de quoi vivre qu'il faut savoir faire des économies.



ON TZAN DE CHUDA

(Patois gruyérien.)



N nonantè-nâ, no j-an j-ou la granta rèyu-
va de chudâ dè Friboa, Vô, Dzenèva, Nouz-
tathi è to lo trayin; vo chédè kè n'in d'avi
on machakro; vo betèrà bin intinblyo ti lè j-abitan
dè pè Kreju, Vélâchemon, lè Grandzè-d'Erlin, Che-
nède, Montèku, Tatrò, Gratâvatze, Karignan è on
tziron dè j-ôtrè grôchè kemounè, ke ly monteran
rin.

N'in d'an-the brathâ è trouppâ l'erba ! è la kava-
leri è le koloniè ! Ly an to betâ à fu è a chan.

Le dzou dou gran défilè, on payijan chè pojà chu
chon tzan dè pre-dè-tèra po vèrè pachâ lè chudâ.
To d'on cou, che betè a fère di lulayè ochkurè :

— Ou mèràhlyo ! mèràhlyo ! ke bramavè a hôtè-
lè-vouè.

On ofihlyi, que pachavè per inke, ly demandè chin
ke l'avi a bramâ ou mèràhlyo.

— Mèràhlyo ! mèràhlyo ! mèràhlyo ! ke fâ onco
plye fè le payijan po tota rèponcha.

E l'a bramâ dinchè tantè ke moncheu Rufi è la
binda di j-inplyumâtchi dè pè lè j-Alèmagne, l'An-
gletère, la Franthe, lè Kojakè, lè Turc, lè Grec, lè
j-Etalyin è tota la binda l'ochan oyu. Moncheu Rufi,
in bon Vôdoi dou tyinton dè Vô, chè tirè pri dou
bràmèri è ly fâ :

— Ty'a-tou a tan bouèlâ per ike è kin mèràhlyou
vèi-to per tye ? Se te vaou pâ bintou boutzi dè
brâmâ, tè fèzo eskofyâ pè mè sordâ.

Mâ le payijan, ke n'avi pâ frè i j-yè, ly repon :

— A ! vo krédè ke n'a pâ dè tiè brâma ou mè-
rahlyo ! Dèfuri pachâ ly è plyantâ chu chè tznâ di
pre-dè-tèra, chède-von chin ke ly à krè !

— Di trufè, binsu, repon le colonel Rufi.

— Ebin, vo vo tronpâdè, moncheu, ly a krè di
chudâ ke ly an tot'inmouèjelâ è tot'avutrâ.

Adon moncheu Rufi infonhè chè j-èperon din
le hlyan dè chon grijon è fo le kan in rèkathalin.
L'è oyu dre ke lè pre-dè-tèra ou payijan iran j-ou
bin payi. Cyprien Ruffeux.

A LA POSE !

— Ces messieurs désirent ?...

— Se faire photographe, mademoiselle.

— Bien. Ensemble ou séparément ?

— Oh ! c'est mon ami seul qui veut son portrait.
Je ne l'ai accompagné que pour lui donner du cou-
rage.

— Oh ! monsieur, ce n'est pas si terrible que ça.

— Hé !... hé !... Je ne sais pas que vous dire...

— Vous n'êtes pourtant pas ici dans le cabinet
d'un dentiste ou d'un chirurgien.

— Non, c'est vrai. Vos beaux yeux et votre gra-
cieux sourire nous rassurent complètement.

— Allons, tant mieux. Alors, si ces messieurs
veulent bien prendre place. Je vais prévenir le pa-
tron.

Elle sort.

— Jolie, la petite, qu'en dis-tu Fred ?

— Oui, pas mal. Mais je n'ai pas l'esprit à ça pour
le moment.

— A quoi donc penses-tu ? Tu cherches la tête
à faire devant l'appareil. Ah ! tu sais, mon vieux,
ça a une grande importance. Il n'y a pas, la photo-
graphie, c'est fidèle, c'est documentaire. Pas mèche
de cōntester.

— Ah ! c'est bon, toi ! On dirait, ma parole, que
tu t'amuses de mon énervement. Tu sais fort bien
que je ne suis venu ici qu'à mon corps défendant,
parce que ma femme et mes gosses me persécutent
depuis plus d'un an. Je ne comprends pas pourquoi
j'ai cédé. (Fred arpente la chambre à grands pas.)
Oh ! je ne te le cache pas, j'ai bien envie de m'é-
chapper. Il en est encore temps...

Une porte s'ouvre, le photographe paraît :

— Bonjour, messieurs. Lequel de vous désire
poser ?

— C'est mon ami, monsieur. Ça se voit, du reste.

— Ça se voit !... A quoi ?... As-tu fini, Sam, avec
tes blagues !

Le photographe, souriant :

— Votre ami est un farceur. Si ces messieurs ven-
lent bien monter à l'atelier.

— Je te laisse, Fred, je t'attends ici. Bon courage !

— Non, viens avec moi. Vois-tu, je me sens tout
bête.

— Diable, mon vieux, c'est pourtant pas là l'air
de circonstance. Tu choisis vraiment mal ton mo-
ment.

Les deux amis, suivis du photographe, montent
à l'atelier.

— Monsieur désire-t-il un portrait en pied, à
trois-quarts ça ne va pas mal.

— Qu'en penses-tu, Sam ?

— Mon té, je ne sais pas. Il me semble qu'un
trois-quarts ça ne va pas mal.

— Soit, un trois-quarts, donc.

— Bien. Monsieur veut-il poser debout ou assis ?
Devant un meuble ou non ? On peut, par exemple,
choisir une pose qui rappelle la profession de monsieur...

— Monsieur est journaliste.

— Ah ! journaliste ! (Le photographe redouble
de prévenance.) Oui, alors, monsieur pourrait poser
assis, comme à sa table de travail, la plume à la
main...

— Ou les ciseaux...

— Décidément, monsieur est farceur. Allez, c'est
une bonne chose, surtout par le temps qui court,
que d'avoir toujours le mot pour rire. Tenez, moi...

— Oui, eh bien, si vous voulez, je poserai assis
à une table. Ça me donnera une contenance.

— On placera sur la table beaucoup de livres,
de journaux, de papiers pour attester la prodigieuse
activité de monsieur.

— Et puis tu prendras un air pensif, absorbé. Le
front dans la main, pour répliquer à ceux qui re-
prochent à tes articles d'être d'un esprit facile.

Le photographe a disposé la table et une chaise
avec haut dossier aux colonnes torsées. Sur la table,
il a placé une belle écritoire, dans laquelle est plan-
tée une plume d'oie. Des livres de toutes grosseurs,
comme de toute nature — il y a entr'autres un Ma-
nuel de cuisine — et des journaux de toute opinion
sont étalés à droite et à gauche.

— Eh bien, si monsieur veut prendre place.

Fred va s'asseoir. Il prend la plume d'oie et cherche une attitude.

— Monsieur veut-il bien s'approcher un peu de la table... Là, ça va bien.

— Tu es superbe, mon cher; on dirait feu Emile de Girardin. Il ne manque que la mèche.

Le photographe arrange le bras de Fred; il lui redresse un peu la tête; il abaisse un peu l'épaule. Puis il s'éloigne de quelques pas pour mieux juger de l'effet.

— Ça ne va pas mal. Regardez dans cette direction, monsieur... Oh! ne tournez pas autant la tête... Oui, comme ça... Effacez un peu l'épaule gauche... Avancez légèrement la main droite... Là, ça va très bien, ne bougez plus.

Tandis que Fred, pareil à une statue, n'ose bouger une ride, le photographe, au moyen d'une grande perche, tire un rideau, en repousse un autre; il règle l'éclairage. Puis il disparaît sous le grand drap noir, derrière l'appareil, qu'il règle de même. Lorsqu'il ressort de dessous le drap noir :

— Cette fois, monsieur, c'est tout à fait bien, restez immobile, je vous prie. Je vais chercher la plaque sensible.

Le photographe revient avec la plaque, qu'il place dans l'appareil. Puis, tenant la poire de caoutchouc qu'il va presser pour déclencher l'obturateur de l'objectif :

— Maintenant, je vais commencer. Ne bougez pas, monsieur; prenez votre air naturel. Un peu souriant, n'est-ce pas!... C'est fait!

Fred pousse un gros soupir de soulagement et va se lever.

— Non, monsieur, je vous prie, restez encore. Je veux prendre une seconde pose, au cas que la première n'ait pas tout à fait réussi. Vous pourriez peut-être vous placer un peu plus de face... Là, comme ça... c'est très bien.

Le photographe tire encore un rideau, en repousse un autre et l'on recommence l'opération.

— Eh! bien, monsieur, cette fois c'est tout. Je vous remercie. Voulez-vous seulement attendre quelques minutes encore, le temps de voir si les plaques ont réussi.

Le photographe disparaît dans le cabinet noir.

— Ah! ben, mon cher, je suis content que ce soit fait; mais je n'y reviendrai pas, je te le promets bien. Ouf! quelle corvée; j'ai les nerfs de la nuque ankylosés.

— C'est rien, ça passera. Mais sais-tu que tu avais tout à fait l'air de quelqu'un.

— C'est vrai?... Tant mieux, puisqu'il a fallu y passer.

Le photographe rentre souriant et en se frottant les mains.

— J'ai le plaisir de vous dire que c'est réussi. Vous êtes vraiment très bien, monsieur. Je crois que c'est un portrait qui vous fera plaisir et à votre famille, à vos amis aussi. Tous voudront l'avoir. Monsieur aura l'obligeance de repasser dans cinq jours, pour voir l'épreuve.

— A présent, mon vieux Fred, il nous faut aller partager trois décis, sur la peur. Qu'en dis-tu?

J. M.

CE QUE DISENT LES ÉCOLIERS

LES examens primaires viennent de se terminer. Comme chaque année, les compositions renferment des choses savoureuses, dont voici quelques échantillons.

Sujet : « Le gendarme ». — Dans la ville d'Yverdon ils ont un complet expret pour ça, comme partout. Le gendarme met le même habit la semaine et le dimanche. A chaque jambe du pantalon se trouve un galon. Dans la gendarmerie, on met des hommes qui font du mal ou qui se conduisent pas bien. — Le gendarme n'a pas de métier régulier, car lorsqu'il arrive à son travail, il ne sait pas ce qu'il devra faire de sa journée. — Mon oncle qui est gendarme est recouvert d'un habit bleu... — A son côté il porte une épée vêtue d'un fourreau toujours brillant. — Le gendarme est sévère, on peut le remarquer sur sa figure. — Le gendarme va quelquefois dans les cafés, les restaurants pour voir s'il y a des ivrognes; mais parfois ils leur arrive à

eux aussi de boire plus qu'il ne faut, mais il ne se montre pas.

Sujet : « Lettre à une amie pour l'engager à éviter les dépenses inutiles. » — Quant tu as des centimes rouges garde tous ça parce que un centime si on les économise devient un petit ruisseau, à tu compris.

Sujet : « L'atelier du menuisier. » — Pendant la guerre, il fabriquait des maisons françaises; dans son atelier, il n'y avait plus que cela.

Sujet : « La fête des soldats. » — Le 31 décembre 1914, je suis allée voir mon papa à Villars-les-Moines; nous avons pris chambre chez le baron de Béquenried. Le soir, tous les soldats, depuis le plan-ton jusqu'au colonel, n'ont pu observer la consigne. — L'après-midi se passa joyeusement; à quatre ils parcourent encore la ville au son de la musique.

(Le Peuple.)

La livraison d'avril 1920 de la **Bibliothèque universelle et Revue suisse** contient les articles suivants : Un centenaire. Le Genevois J.-P. Vieuxseux et l'unité italienne (1779-1863) (Arnaldo Arzani); Les « pre-sopi » de Gênes (Henry Aubert); Les candidatures de Benjamin Constant (G. Rudler); Cet imbécile de Claude! Roman (Cinquième partie) (C. Vallon); Une tempête. Nouvelle (H. Laman Trip de Beaufort); La destruction des monuments sur le front occidental (D. Baud-Bovy); Simulation de blessures et de maladies (Henry de Varigny); En campagne contre les bolchéviks, par un Neuchâtelois (Sixième partie) (Ph. Jeanneret); Poésies (Pierre Crépieux); Chroniques polonaise (L. Glabisz), allemande (A. Guillard), suisse romande (Maurice Milloud), scientifique (H. de Varigny), politique (Ed. Rossier); Revue des livres.

La « Bibliothèque Universelle » paraît au commencement de chaque mois par livraisons de 200 pages.



L'ÉCOLE DE MON VILLAGE

ELLE n'est plus, cette vieille maison d'école ou plutôt, elle a été désaffectée — pour employer un terme officiel, autant qu'iné-légant. Aujourd'hui de braves vigneron l'habitent, mais l'apparence extérieure n'a guère changé depuis le temps où j'usais des fonds de culottes sur des bancs passablement vermoulus. J'aime à revoir cette vieille maison. J'aime surtout à la revoir au printemps parce qu'alors elle me rappelle l'époque joyeuse de mon enfance et de toutes les enfances, l'époque où après le repos forcé de l'hiver on reprend les parties de grands jeux, le long des chemins, dans les prés, sous bois, partout où chante un ruisseau, où fleurit une violette, où gazouille un oisillon.

Le ciel d'avril plane sur la campagne. L'air tremble un peu et les petits bourgeons de la forêt ont leur bonne odeur de sève qui s'écoule. Ce sont de pauvres petits bourgeons, mais tout conscients de leur importance; et c'est plaisir à les voir, éclatant sans bruit, pressant leur écorce luisante et poussant avec obstination une toute petite feuille verte, timide et fripée, qu'il faut aider à se déplier, se repasser, s'étaler au grand jour. Ah! combien nous aimons ces petits bourgeons du printemps. Il y en avait de toutes les grosseurs et de toutes les formes sur le chemin de notre école: ceux des noisetiers se cachaient sous des houpettes jaunes; ceux des châtaigniers ressemblaient à des cocons vernis; ceux des chênes étaient durs et sévères; ceux des merisiers presque rouges et ceux des pommiers sauvages — des blessons — légèrement bronzés.

Et ce chemin des écoliers, quelles délices! malaisé, boueux en hiver, caillouteux en été, rocailleux même, car, par places, de larges dalles de calcaire émergent du sol et offrent une surface glissante aux souliers trop ferrés et aux bois de socques instables, il nous paraissait, malgré cela, des plus précieux. C'est que les noisettes et les « meurons » n'y manquaient pas et que nous picotions,

en passant, comme des moineaux sur un champ de blé mûr. Et puis, il y avait — il y a encore — quelques grands pommiers, dont les fruits, parfois, tombaient sur le chemin, et il y avait les noix, il y avait un arbre à « blessons ». Bref un vrai chemin du bon Dieu. Jamais avenue scolaire ne fut mieux choisie pour la joie des culottes courtes et des jupes à mi-jambe.

La maison d'école n'était pas moins pittoresque, mais des plus simples: au rez-de-chaussée, l'unique salle d'enseignement; au premier étage, l'appartement du régent. C'était tout. Mais avec une façade tapissée de vignes, dont les grappes, au beau soleil d'août se doraiient et, même, se bronzaiient superbement; un jardin fleuri de lys, de roses, de dahlias, en bordures, comme pour parfumer les choux, les poireaux et les carottes. Un poulailler; une petite fontaine simplette, simplette; une remise pour la pompe à feu... C'était des plus modestes, assurément, mais si gai, si avenant, si propre. Et quels bons rires, pendant les « sorties » — c'est ainsi que nous appelions les dix minutes de récréations après deux heures d'étude — quelles extraordinaires parties de saute-mouton, de cheval fondu, de barre!...

T'en souviens-tu, Oguey? T'en souviens-tu, Pouly? On jouait à la cache. Et il y avait, je vous assure, une belle collection d'endroits où nous terrer. Ces endroits n'ont guère été changés dès lors. Ils sont devenus traditionnels et les grands gosses en montrent le chemin aux petits, comme ils leur ont appris les *empros*. Vous ne les avez pas oubliés non plus, Oguey, Pouly, Cornioley et les autres. C'était, d'abord, le plus connu et le plus court.

La patte a,
La ratte a,
Flûte.

Et sur ce mot, le camarade désigné était « sauve ». Ou bien :

Enig, benig, top, trai
Trif, traf, kumm mehr.
Ag de brod, zingenan,
Tnie, pfanne, douss, house!

Mots étranges auxquels les savants ont cherché une signification, dont nous nous inquiétons, d'ailleurs, fort peu. Ou encore :

Une poule sur un mur,
Qui picotait du pain dur,
Picotin, picota
Lèv'la piaute et saute en bas.

On disait aussi :

Une pomme, saint Nicola
Cinq baguettes souffléra
Guerre! Guerre!
Monte la garde;
Un bon soufflet
Pour qui?
Pour toi.

Et d'autres, et d'autres, dont le rythme et les mots imprévus chantent à mon oreille tandis que j'écris ces lignes, mais qui vous ennuieraient certainement. Il faut savoir se borner. Nous ne le savions guère. Les gosses ne le savent pas mieux aujourd'hui. Je suis allé, il y a un peu de jours, faire visite à mon village et j'ai vu courir les gamins, frimousse éveillée, bec ouvert, jambes de ci, jambes de là, criant, jodlant, à qui mieux mieux, à qui plus fort. Ah! s'en donnaient-ils devant le nouveau collègue. Mais il m'a semblé que cela ne valait pas nos huchées de jadis, autour de la vieille maison, sous l'œil du régent, toujours prêt à mettre le holà quand le tapage devenait excessif ou que le jeu menaçait de prendre une tournure belliqueuse, et souvent dangereuse pour la clôture du jardin et les choux, carottes, poireaux, entourés de plate-bandes fleuries.

G. Héritier.

Le verbe roi. — Le professeur à l'élève :
— Dites-nous ce que vous savez sur les verbes ?
Celui-ci, après un moment d'hésitation :
— M'sieu, les verbes... c'est tout le contraire des rois.
— Comment cela ?
— Sans doute, puisqu'ils s'accordent toujours avec leurs sujets.